

CLAUDE MONET †

A Giverny, chez Claude Monet, — tel est le titre d'un ouvrage opulemment illustré de M. Marc Elder. Le romancier s'est fait l'Eckermann du peintre et son livre restera un document irrécusable sur les goûts, les opinions et la vie entière de Monet. En voici un chapitre:

Il y a deux ateliers un à chaque extrémité du jardin. Au milieu, la maison verte et rouge, chargée de rosiers grimpants, prend ses aises comme un spectateur placide et regarde de tous ses yeux la féerie des parterres que les saisons renouvellent. Le terrain s'incline doucement vers la route et vers les grands peupliers du jardin aquatique sur lesquels le soleil dort à midi. De la galerie qui borde le rez-de-chaussée, on ne voit que fleurs. D'abord les tulipes d'avril; puis les pivoines, les iris, l'oeillet, l'azalée, la gueule-de-loup; enfin les capucines, les dahlias, le géranium-lierre, les rhododendrons, le souci et l'anémone blanche du Japon, première neige de l'hiver. De tout temps la rose foisonne, en buissons, en touffes, en arbustes, en galeries. Elle est blanche, crème, safranée, pourpre, cramoisie ou naïvement rose comme une faveur d'oeuf de Pâques. Elle pend par grappes, fourmille en boutons d'églantiers, jaillit au sommet d'une tige comme le sourire nacré d'une jolie femme. Elle embaume. Le vent, qui maraude les reflets argentée des tileuls, chasse devant lui le vol effarouché des parfums.

Du côté des serres, c'est le vieil atelier auquel on accède par un petit escalier tapissé d'estampes. Il regarde le nord, la falaise gris-vert du Vexin, coupée de failles crayeuses, qui ont l'air d'entamure de fromage, et tachée à l'automne par les cépées amarante des cerisiers sauvages. Giverny s'allonge, à droite et à gauche, entre la route et le plateau, comme une banlieue perdue, quiète, restreinte, où, parmi les fermes, sont exposées des villas de catalogues d'architecture: Les Musardières, Mon Plaisir, Coin rêvé . . . A l'ouest une vieille église coiffée d'un éteignoir d'ardoises; à l'est le moulin qui broie l'Epte, mince rivière perdue sous le couvert ainsi qu'un lacet dans une robe. Et partout des clôtures grisâtres, en calcaire grossier, d'où le silex saille comme un ongle mal soigné, et jointes de glaise anémique.

Claude Monet travaille du matin au soir, tant qu'il fait jour. C'est un grand laborieux. Ni les fatigues d'une vue surmenée, ni les justes sollicitations de l'âge n'ont ralenti son ardeur. A quatre-vingts ans il ferme sa porte aux importuns, des semaines, des mois, pour être seul, tête à tête, sans distraction, avec sa peinture. Tout le pays avait déjà passé par ses yeux, la Seine dolente, les moissons, les futaies, l'atmosphère diverse, et il n'avait cessé de la chanter, lorsque l'étang lui révéla le trésor opulent et fugitif de ses reflets. Une passion nouvelle s'empare du peintre. L'inspiration née des eaux l'ensorcelle comme la naïada le poète antique. Sur de petites toiles d'abord il note les confidences du miroir et les premières variations de la couleur. Mais à mesure de ses contemplations, il sent le poème grandir, les harmonies s'amplifier. Toute la vie sidérale, tout le secret des fécondités et l'ingéniosité victorieuse de l'homme se déroulent dans le calme d'un bassin recueilli sous les saules. Le matin aux yeux voilés s'y lève dans la brume, d'un compas sûr le soleil y trace sa courbe fulgurante, tandis que le ciel dédoublé regarde changer son visage dans le fond immobile jusqu'à l'heure vierge des étoiles.

Mais ce n'est là encore que la trame, les basses, les marches harmoniques. Les nymphéas tiennent le chant, modulent, flûtes blanches et cuivres pourpres.